This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V3. 08. 1755 (1)

L'ORPHELIN DE LA CHINE, TRAGÉDIE.

Par M. DE VOLTAIRE,

Repréſentée pour la premiére fois à Paris, le 20. Août 1755.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françaiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUL 1971

A MONSEIGNEUR
LE MARECHAL
DUC DE RICHELIEU,
PAIR DE FRANCE,

Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Commandant en Languedoc, l'un des Quarante de l'Académie.

JE voudrais, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, & je n'ai que des figures Chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne parait pas fait pour vous. Il n'y a aucun Héros dans cette piéce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait soutenu une République prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne Anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être, qu'au pied des Alpes, & vis-à-vis des neiges éternelles, où je me suis retiré, & où je devais n'être que Philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié; cependant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul, il a toujours inspiré mes actions & mes paroles; il se trompe quelquefois, vous le savez; mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que si cette faible Tragédie peut durer quelque tems après moi, on sache que

l'Auteur ne vous a pas été indifférent ; permettez qu'on apprenne que ſi votre Oncle fonda les beaux Arts en France, vous les avez ſoutenus dans leur décadence.

L'idée de cette Tragédie me vint, il y a quelque tems, à la lecture de l'*Orphelin de Tchao*, Tragédie Chinoiſe traduite par le pere *Brémare*, qu'on trouve dans le recueil que le pere *du Halde* a donné au public. Cette piéce Chinoiſe fut compoſée au quatorziéme ſiécle, ſous la Dynaſtie même de *Gengis-Kan*. C'eſt une nouvelle preuve que les vainqueurs Tartares ne changerent point les mœurs de la Nation vaincue ; ils protegerent tous les Arts établis à la Chine ; ils adopterent toutes ſes Loix.

Voilà un grand exemple de la ſupériorité naturelle que donnent la raiſon & le génie ſur la force aveugle & barbare : & les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car lorſqu'ils ont conquis encore ce grand Empire au commencement du ſiécle paſſé, ils ſe ſont ſoumis une ſeconde fois à la ſageſſe des vaincus : & les deux peuples n'ont formé qu'une Nation gouvernée par les plus anciennes Loix du monde : événement frapant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La Tragédie Chinoiſe qui porte le nom de l'*Orphelin*, eſt tirée d'un recueil immenſe des piéces de Théatre de cette Nation. Elle cultivait depuis plus de trois mille ans cet Art, inventé un peu plus tard par le Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, & d'établir de ces écoles de morale ; où l'on enſeigne la vertu en action & en dialogues. Le poëme Dramatique ne fut donc longtems en honneur que dans ce vaſte pays de la Chine, ſéparé & ignoré du reſte du Monde, & dans la ſeule ville d'Athénes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cent années. Si vous le cherchez chez les Perſes, chez les Indiens, qui paſſent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas ; il n'y eſt jamais parvenu. L'Aſie ſe contentoit des fables de *Pilpay* & de *Lokman*, qui renferment toute la Morale, & qui inſtruiſent en allégories toutes les Nations & tous les ſiécles.

Il ſemble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eût qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire ſur la ſcéne, pour former l'Art Dramati-

que : cependant ces Peuples ingénieux ne s'en aviſérent jamais. On doit inférer de là, que les Chinois, les Grecs, & les Romains, ſont les ſeuls peuples anciens, qui ayent connu le véritable eſprit de la ſociété. Rien, en effet, ne rend les hommes plus ſociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raiſon, que de les raſſembler, pour leur faire goûter enſemble les plaiſirs purs de l'eſprit. Auſſi nous voyons qu'à peine *Pierre le Grand* eut policé la Ruſſie, & bâti Petersbourg, que les Théatres s'y ſont établis. Plus l'Allemagne s'eſt perfectionnée, & plus nous l'avons vue adopter nos ſpectacles. Le peu de pays où ils n'étaient pas reçus dans le ſiécle paſſé n'étaient pas mis au rang des pays civiliſés.

L'*Orphelin de Tchao* eſt un monument précieux, qui ſert plus à faire connaître l'eſprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites, & qu'on fera jamais de ce vaſte Empire. Il eſt vrai que cette piéce eſt toute barbare, en comparaiſon des bons ouvrages de nos jours ; mais auſſi c'eſt un chef d'œuvre, ſi on le compare à nos piéces du quatorziéme ſiécle. Certainement nos *Troubadours*, notre *Bazoche*, la ſociété des *Enfans ſans ſouci*, & de la *Mere-ſotte*, n'approchaint pas de l'Auteur Chinois. Il faut encore remarquer, que cette Piéce eſt écrite dans la langue des Mandarins, qui n'a point changé, & qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parloit du tems de *Louis XII.* & de *Charles VIII.*

On ne peut comparer l'*Orphelin de Tchao* qu'aux Tragédies Anglaiſes & Eſpagnoles du dix-ſeptiéme ſiécle, qui ne laiſſent pas encore de plaire au-delà des pirenées & de la mer. L'action de la piéce Chinoiſe dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monſtrueuſes de *Shakeſpéar* & de *Lope de Véga*, qu'on a nommé Tragédies ; c'eſt un entaſſement d'événemens incroyables. L'ennemi de la Maiſon de *Tchao* veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant ſur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'inſtinct de découvrir les criminels ; comme *Jacques Aimar* parmi nous devinoit les voleurs par ſa baguette. Enſuite il ſuppoſe un ordre de l'Empereur, & envoye à ſon ennemi *Tchao* une corde, du poiſon, & un poignard ; *Tchao* chante, ſelon l'uſage, & ſe coupe la gorge, en vertu de l'obéiſ-

ſance que tout homme ſur la Terre doit de droit divin à un Empereur de la Chine. Le perſécuteur fait mourir trois cens perſonnes de la maiſon de *Tchao*. La Princeſſe veuve accouche de l'Orphelin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maiſon & qui veut encore faire perir au berceau le ſeul qui reſte. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin ſoit envelopé dans la deſtruction générale.

On croit lire les mille & une nuit en action & en ſcenes : mais malgré l'incroyable, il y régne de l'intérêt ; & malgré la foule des événemens, tout eſt de la clarté la plus lumineuſe ; ce ſont là deux grands mérites en tout tems & chez toutes les nations ; & ce merite manque à beaucoup de nos piéces modernes. Il eſt vrai que la piéce Chinoiſe n'a pas d'autres beautés : unité de tems & d'actions, développement de ſentimens, peinture des mœurs, éloquence, raiſon, paſſion, tout lui manque ; & cependant, comme je l'ai dit, l'ouvrage eſt ſupérieur à tout ce que nous faiſions alors.

Comment les Chinois, qui au quatorziéme ſiécle, & ſi long temps auparavant, ſavaient faire de meilleurs Poëmes Dramatiques que tous les Européans *, ſont-ils reſtés toujours dans l'enfance groſſiére de l'Art, tandis qu'à force de ſoins & de tems notre Nation eſt parvenue à produire environ une douzaine de piéces, qui, ſi elles ne ſont pas parfaites, ſont pourtant fort au-deſſus de tout ce que le reſte de la Terre a jamais produit en ce genre. Les Chinois, comme les autres Aſiatiques, ſont demeurés aux premiers élémens de la Poéſie, de l'Eloquence, de la Phyſique, de l'Aſtronomie, de la Peinture, connus par eux ſi long-tems avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plûtôt que les autres Peuples, pour ne faire enſuite aucun progrès. Ils ont reſſemblé aux anciens Egyptiens, qui ayant d'abord enſeigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs diſciples.

* Le Pére *du Halde*, tous les Auteurs des lettres édifiantes, tous les voyageurs, ont toujours écrit *Européans*, & ce n'eſt que depuis quelques années qu'on s'eſt aviſé d'imprimer *Européens*.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces Peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permiſſion de leur apporter l'argent de l'Europe, & de venir les inſtruire, ne ſavent pas encore à quel point nous leur ſommes ſupérieurs ; ils ne ſont pas aſſez avancés, pour oſer ſeulement vouloir nous imiter. Nous avons puiſé dans leur Hiſtoire des ſujets de Tragédie, & ils ignorent ſi nous avons une Hiſtoire.

Le célébre Abbé *Métaſtaſio* a pris pour ſujet d'un de ſes Poëmes Dramatiques le même ſujet à peu près que moi, c'eſt-à-dire, un Orphelin échapé au carnage de ſa Maiſon, & il a puiſé cette avanture dans une Dynaſtie qui régnait neuf cens ans avant notre Ere.

La Tragédie Chinoiſe de l'*Orphelin de Tchao* eſt tout un autre ſujet. J'en ai choiſi un tout différent encore des deux autres, & qui ne leur reſſemble que par le nom. Je me ſuis arrêté à la grande époque de *Gengis-Kan*, & j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares & des Chinois. Les avantures les plus intéreſſantes ne ſont rien, quand elles ne peignent pas les mœurs ; & cette peinture, qui eſt un des grands ſecrets de l'art, n'eſt encore qu'un amuſement frivole, quand elle n'inſpire pas la vertu.

J'oſe dire, que depuis la *Henriade* juſqu'à *Zaïre*, & juſqu'à cette piéce Chinoiſe, bonne, ou mauvaiſe, tel a été toujours le principe qui m'a inſpiré, & que dans l'hiſtoire du ſiécle de *Louis XIV.* j'ai célébré mon Roi & ma patrie ſans flatter ni l'un ni l'autre. C'eſt dans un tel travail que j'ai conſumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un Auteur Chinois, traduit en Eſpagnol par le célébre *Navarette*.

» Si tu compoſes quelque ouvrage, ne le montre qu'à » tes amis ; crains le public, & tes confrères ; car on » falſifiera, on empoiſonnera ce que tu auras fait, & on » t'imputera ce que tu n'auras pas fait. La calomnie, » qui a cent trompettes, les fera ſonner pour te perdre, » tandis que la vérité qui eſt muette reſtera auprès de » toi. Le célébre *Ming* fut accuſé d'avoir mal penſé du » *Tien* & du *Li*, & de l'Empereur *Vang*. On trouva le » vieillard moribond qui achevait le panégyrique de *Vang*, » & un hymne au *Tien*, & au *Li*, &c.

PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, Empereur Tartare.

OCTAR, } Guerriers Tartares.
OSMAN, }

ZAMTI, Mandarin Lettré.

IDAMÉ, femme de Zamti.

ASSÉLI, attachée à Idamé.

ETAN, attaché à Zamti.

La Scène eſt dans un Palais des Mandarins qui tient au Palais Impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pé-kin.

L'ORPHELIN
DE
LA CHINE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IDAMÉ, ASSE'LI.

IDAMÉ.

SE peut-il qu'en ce tems de désolation,
En ce jour de carnage & de destruction,
Quand ce Palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'Univers sous ces Peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encore pour moi de nouvelles douleurs ?

ASSE'LI.

Eh, qui n'éprouve, hélas ! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune ?
Qui de nous vers le Ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un pere, ou d'un fils ?
Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnuë,
Où le Roi dérobait à la publique vuë

Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des Loix, Ministres des Autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau faible & timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité,
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre & les tempêtes.
Le dernier coup approche, & vient fraper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chére & triste Asséli; sais-tu quelle est la main,
Qui du Catai sanglant presse le vaste Empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSÉLI

On nomme ce Tyran du nom de Roi des Rois,
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar son Lieutenant, déja dans sa furie,
Porte au Palais, dit-on, le fer & les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des Maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois Souveraine du monde,
Nage de tout côtés dans le sang qui l'inonde.
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ

Sais-tu que ce Tyran de la Terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se précipite,
Ce destructeur des Rois, de leur sang abreuvé,
Est un Schyte, un soldat, dans la poudre élevé,
Un guerrier vagabon de ces déserts sauvages,
Climats qu'un Ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui sur les siens briguant l'autorité,
Tantot fort & puissant, tantot persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du Palais demander un azile.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour & l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!

Lui qui traine après lui tant de Rois ſes ſuivans,
Dont le nom ſeul impoſe au reſte des vivans !

IDAMÉ.

C'eſt lui-même, Aſſéli : ſon ſuperbe courage,
Sa future grandeur brillaient ſur ſon viſage,
Tout ſemblait, je l'avoue, eſclave auprés de lui ;
Et lorſque de la Cour il mendiait l'apui,
Inconu, fugitif, il ne parlait qu'en maître,
Il m'aimait ; & mon cœur s'en applaudit peut-être :
Peut-être qu'en ſecret je tirais vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur ſauvage,
D'inſtruire à nos vertus ſon feroche courage,
Et de le rendre enfin, graces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût ſervi l'Etat qu'il détruit par la guerre :
Un refus a produit les malheurs de la Terre.
De nos Peuples jaloux tu connais la fierté,
De nos Arts, de nos Loix l'auguſte antiquité,
Une Religion de tout tems épurée,
De cent ſiécles de gloire une ſuite averée,
Tout nous interdiſait dans nos préventions
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus ſaint nœud m'engage ;
Le vertueux Zamti mérita mon ſuffrage.
Qui l'eut cru, dans ce tems de paix & de bonheur,
Qu'un Scite mépriſé ſerait notre vainqueur ?
Voilà ce qui m'allarme, & qui me déſeſpère ;
J'ai refuſé ſa main ; je ſuis épouſe & mere :
Il ne pardonne pas ; il ſe vit outrager,
Et l'Univers ſait trop s'il aime à ſe venger.
Etrange deſtinée, & revers incroyable
Eſt-il poſſible, ô Dieu ! que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scite expire ſans combats,
Comme de vils troupeaux que l'or mene au trépas

ASSE'LI.

Les Coréens, dit-on, raſſemblaient une armée ;
Mais nous ne ſavons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des deſtructeurs.

IDAME'.

Que cette incertitude augmente mes douleurs !
J'ignore à quel excès parviennent nos miſères ;
Si l'Empereur encore au Palais de ſes Pères
A trouvé quelque azile, ou quelque défenſeur ;
Si la Reine eſt tombée aux mains de l'oppreſſeur ;
Si l'un & l'autre touche à ſon heure fatale.
Hélas ! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce Malheureux enfant à nos ſoins confié,
Excite encor ma crainte, ainſi que ma pitié.
Mon époux au Palais porte un pié téméraire.
Une Ombre de reſpect pour ſon ſaint Miniſtére
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés,
Qui rempliſſent de ſang la terre intimidée,
Ont d'un Dieu cependant conſervé quelque idée ;
Tant la Nature même en toute nation
Grava l'Etre ſuprême, & la Religion.
Mais je me flatte en vain qu'aucun reſpect les touche ;
La crainte eſt dans mon cœur, & l'eſpoir dans ma bouche.
Je me meurs...

SCENE II.

IDAME', ZAMTI, ASSÉLI.

IDAME'.

EST-ce vous, époux infortuné ?
Notre ſort ſans retour eſt-il déterminé ?
Hélas qu'avez-vous vu ?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur eſt au comble ; il n'eſt plus, cet Empire,
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a ſervi d'adorer la vertu !
Nous étions vainement, dans une paix profonde,

Et les Légiſlateurs & l'exemple du monde.
Vainement par nos Loix l'Univers fut inſtruit ;
La ſageſſe n'eſt rien, la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de ſang ſe frayant une entrée,
Sur les corps entaſſés de nos frères mourans,
Portant partout le glaive, & les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguſte,
Où de tous les humains le plus grand, le plus juſte,
D'un front majeſtueux attendait le trépas ;
La Reine évanouie était entre ſes bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençait vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvaient mourir les armes à la main,
Etaient déja tombés ſous le fer inhumain.
Il reſtait près de lui ceux dont la tendre enfance.
N'avait que la faibleſſe & des pleurs pour défenſe.
On les voyait encore autour de lui preſſés,
Tremblans à ſes genoux qu'ils tenaient embraſſés,
J'entre par des détours inconnus au vulgaire ;
J'approche en frémiſſant de ce malheureux père ;
Je vois ces vils humains, ces monſtres des deſerts,
A notre auguſte Maître oſant donner des fers,
Traîner dans ſon Palais d'une main ſanguinaire,
Le père, les enfans, & leur mourante mère.
Le pillage & le meurtre environnaient ces lieux.
Ce Prince infortuné tourne vers moi les yeux ;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue ſacrée,
Du Conquérant Tartare & du peuple ignorée ;
Conſerve au moins le jour au dernier de mes fils.
Jugez ſi mes ſermens & mon cœur l'ont promis ;
Jugez de mon devoir quelle eſt la voix preſſante.
J'ai ſenti ranimer ma force languiſſante ;
J'ai revolé vers vous. Les raviſſeurs ſanglans
Ont laiſſé le paſſage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur ſuperbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un Miniſtre des Cieux,
Ce ſimbole ſacré du grand Dieu que j'adore,

A la férocité puiſſe impoſer encore ;
Soit qu'enfin ce grand Dieu, dans ſes profonds deſſeins,
Pour ſauver cet enfant, qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou ſuſpendu leur rage.

IDAME'.

Seigneur, il ſerait tems encor de le ſauver :
Qu'il parte avec mon fils ; je les peux enlever.
Ne déſeſpérons point, & préparons leur fuite.
De notre promt départ qu'Etan ait la conduite :
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triſte Univers ;
La terre a des déſerts & des antres ſauvages,
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces aziles ſacrés,
Eloignés des vainqueurs, & peut être ignorés.
Allons, le tems eſt cher, & la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des Rois n'a pas même un azile !
J'attens les Coréens ; ils viendront, mais trop tard.
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saiſiſſons, s'il ſe peut, le moment favorable
De mettre en ſureté ce gage inviolable.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELLI, ETAN.

ZAMTI.

ETan, où courez-vous, interdit, conſterné ?

IDAME'.

Fuyons de ce ſéjour au Scythe abandonné.

E'TAN.

Vous êtes obſervés, la fuite eſt impoſſible.
Autour de notre enceinte une garde terrible,
Aux Peuples conſternés offre de toutes parts

Un rempart hériſſé de piques & de dards.
Les vainqueurs ont parlé. L'eſclavage en ſilence
Obéit à leurs voix dans cette ville immenſe.
Chacun reſte immobile & de crainte & d'horreur,
Depuis que ſous le glaive eſt tombé l'Empereur.

ZAMTI.

Il n'eſt donc plus ?

IDAME'.

O Cieux !

E'TAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image,
Son épouſe, ſes fils ſanglans & déchirés ...
O famille de Dieux ſur la terre adorés !
Que vous dirai-je, hélas ? Leurs têtes expoſées
Du vainqueur inſolent excitent les riſées ;
Tandis que leurs ſujets tremblans de murmurer
Baiſſent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux ſoldats les alfanges errantes
A genoux ont jetté leurs armes impuiſſantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs aſſervis,
Laſſés de leur victoire & de ſang aſſouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont au lieu de la mort annoncé l'eſclavage.
Mais d'un plus grand déſaſtre on nous menace encor :
On prétend que ce Roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le Ciel envoya pour détruire,
Dont les ſeuls Lieutenans oppriment cet Empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient toujours implacable, & toujours indigné,
Conſommer ſa colére & venger ſon injure.
Sa Nation farouche eſt d'une autre nature
Que les triſtes humains qu'enferment nos remparts.
Ils habitent des champs, des tentes, & des chars ;
Ils ſe croiraient gênés dans cette ville immenſe.
De nos Arts, de nos Loix la beauté les offenſe.
Ces brigands vont changer en d'éternels déſerts
Les murs que ſi long-tems admira l'Univers.

IDAME'.

Le vainqueur vient ſans doute armé de la vengeance.

TAYLOR INST. OXFORD

Dans mon obſcurité j'avais quelque eſpérance ;
Je n'en ai plus. Les Cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur Maître !

ZAMTI.

Les nôtres ſont tombés : le juſte Ciel peut-être
Voudra pour l'Orphelin ſignaler ſon pouvoir.
Veillons ſur lui, voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce Tartare ?

IDAME'.

O Ciel, prens ma défenſe

SCENE IV.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR, GARDES.

OCTAR.

Et Sclaves, écoutez, que votre obéiſſance
Soit l'unique réponſe aux ordres de ma voix.
Il reſte encore un fils du dernier de vos Rois ;
C'eſt vous qui l'élevez : votre ſoin téméraire
Nourrit un ennemi, dont il faut ſe défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De mettre ſans tarder cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre : allez, qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le ſang & le carnage
Vont encore en ces lieux ſignaler ſon courroux,
Et la deſtruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finiſſe ;
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéiſſe.

SCENE V.

ZAMTI, IDAME'.

IDAME'.

OU ſommes-nous réduits ? ô monſtres, ô terreur !
Chaque inſtant fait éclore une nouvelle horreur,
Et produit des forfait dont l'ame intimidée

Juſqu'à

Juſqu'à ce jour de ſang n'avait point eu d'idée.
Vous ne répondez rien ; vos ſoupirs élancés
Au Ciel qui nous accable en vain ſont adreſſés.
Enfant de tant de Rois, faut-il qu'on ſacrifie
Aux ordres d'un ſoldat ton innocente vie !

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conſerver ſes jours.

IDAME'.

De quoi lui ſerviront vos malheureux ſecours ?
Qu'importent vos ſermens, vos ſtériles tendreſſes ?
Etes-vous en état de tenir vos promeſſes ?
N'eſpérons plus.

ZAMTI.

Ah ! Ciel ! Et quoi, vous voudriez
Voir du fils de mes Rois les jours ſacrifiés ?

IDAME'.

Non, je n'y puis penſer ſans des torrens de larmes ;
Et ſi je n'étais mère, & ſi dans mes allarmes,
Le Ciel me permettait d'abréger un deſtin
Néceſſaire à mon fils élevé dans mon ſein,
Je vous dirais, Mourons : & lorſque tout ſuccombe,
Sur les pas de nos Rois, deſcendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne ſort,
Qui pourroit redouter & refuſer la mort ?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie, & marche au devant d'elle,
Le ſage, qui l'attend, la reçoit ſans regrets.

IDAME'.

Quels ſont en me parlant vos ſentimens ſecrets ?
Vous baiſſez vos regards, vos cheveux ſe hériſſent,
Vous pâliſſez, vos yeux de larmes ſe rempliſſent ;
Mon cœur répond au vôtre, il ſent tous vos tourmens !
Mais que réſolvez-vous ?

ZAMTI.

De garder mes ſermens.
Auprès de cet enfant, allez, daignez m'attendre.

IDAME'.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre ?

SCENE VI.

ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

SEigneur, votre pitié ne peut le conſerver,
Ne ſongez qu'à l'Etat que ſa mort peut ſauver :
Pour le ſalut du peuple il faut bien qu'il périſſe.

ZAMTI.

Oui... je vois qu'il faut faire un triſte ſacrifice.
Ecoute : cet Empire eſt-il cher à tes yeux ?
Reconnais-tu ce Dieu de la Terre & des Cieux,
Ce Dieu qui ſans mélange annoncoient nos ancêtres,
Méconnu par le Bonze, inſulté par nos Maîtres ?

ETAN.

Dans nos communs malheurs il eſt mon ſeul apui ;
Je pleure la patrie, & n'eſpére qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par ſon nom, par ſa toute-puiſſance,
Que tu conſerveras dans l'éternel ſilence
Le ſecret qu'en ton ſein je dois enſevelir.
Jure-moi que tes mains oſeront accomplir
Ce que les intérêts, & les Loix de l'Empire,
Mon devoir & mon Dieu, vont par moi te preſcrire.

E' TAN.

Je le jure ; & je veux, dans ces murs déſolés,
Voir nos malheurs communs ſur moi ſeul aſſemblés,
Si trahiſſant vos vœux, & démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous était infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'eſt plus permis de reculer.

E' TAN

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas, de tant de maux les atteintes cruelles
Laiſſent donc place encore à des larmes nouvelles :

ZAMTI.

On a porté l'arrêt, rien ne peut le changer.

E' T A N.

On preſſe, & cet enfant qui vous eſt étranger.

Z A M T I.

Etranger ! lui, mon Roi !

E' T A N.

Notre Roi fut ſon pere ;
Je le ſai, j'en fremis : parlez, que dois-je faire ?

Z A M T I.

On compte ici mes pas ; j'ai peu de liberté.
Sers toi de la faveur de ton obſcurité.
De ce dépôt ſacré tu ſais quel eſt l'azile ;
Tu n'es point obſervé ; l'accès t'en eſt facile.
Cachons pour quelque tems cet enfant précieux
Dans le ſein des tombeaux bâtis par nos ayeux.
Nous remettrons bientôt au Chef de la Corée
Ce tendre rejetton d'une tige adorée.
Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs.
Il peut ſauver mon Roi. Je prens ſur moi le reſte.

E T A N.

Et que deviendrez-vous ſans ce gage funeſte ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

Z A M T I.

J'ai de quoi ſatisfaire à ſa férocité.

E' T A N.

Vous, Seigneur ?

Z A M T I.

O nature ! ô devoir tyrannique

E' T A N.

Eh bien ?

Z A M T I.

Dans ſon berceau ſaiſis mon fils unique.

E' T A N

Votre fils !

Z A M T I.

Songe au Roi que tu dois conſerver.
Prens mon fils... que ſon ſang... je ne puis achever.

E' T A N.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Reſpecte ma tendreſſe ;
Reſpecte mon malheur, & ſurtout ma foibleſſe.
N'oppoſe aucun obſtacle à cet ordre ſacré ;
Et remplis ton devoir aprés l'avoir juré.

ETAN.

Vous m'avez arraché ce ſerment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il ſatisfaire ?
J'admire avec horreur ce deſſein généreux ;
Mais ſi mon amité....

ZAMTI.

C'en eſt trop, je le veux.
Je ſuis père ; & ce cœur, qu'un tel arrêt déchire,
S'en eſt dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le ſang ; fais taire l'amitié.
Pars.

ETAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laiſſe-moi par pitié.

SCENE VII.

ZAMTI ſeul.

J'Ai fait taire le ſang ! Ah trop malheureux père,
J'entens trop cette voix ſi fatale, & ſi chère.
Ciel, impoſe ſilence aux cris de ma douleur !
Mon épouſe, mon fils me déchirent le cœur,
De ce cœur effrayé cache moi la bleſſure !
L'homme eſt trop faible, hélas, pour dompter la nature.
Que peut-il par lui-même ? Achéves, ſoutiens moi ;
Affermis la vertu prête à tomber ſans toi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMTI ſeul.

ETAN auprès de moi tarde trop à ſe rendre.
Il faut que je lui parle & je crains de l'entendre
Je tremble malgré moi de ſon fatal retour.
O mon fils, mon cher fils, as-tu perdu le jour ?
Aura-t-on conſommé ce fatal ſacrifice ?
Je n'ai pu de ma main te conduire au ſupplice ;
Je n'en eus pas la force. En ai-je aſſez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funeſtes ſoins ?
En ai-je encore aſſez pour cacher mes allarmes ?

SCENE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

Viens, ami... je t'entens... je ſçai tout par tes larmes.

E'TAN.

Votre malheureux fils....

ZAMTI.

Arrête ; parle-moi
De l'eſpoir de l'Empire, & du fils de mon Roi :
Eſt-il en ſureté ?

E'TAN.

Les tombeaux de ſes Pères
Cachent à nos Tyrans ſa vie & ſes misères.

vous devra des jours pour ſouffrir commencés,
préſent fatal peut-être.

ZAMTI.

Il vit : c'en eſt aſſez.
O vous, à qui je rens ces ſervices fidelles
O mes Rois, pardonnez mes larmes paternelles !

E'TAN.

Oſez-vous en ces lieux gémir en liberté ?

ZAMTI.

Où porter ma douleur, & ma calamité ?
Et comment déſormais ſoutenir les approches,
Le deſeſpoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur ?
Encor ſi nous pouvions prolonger ſon erreur !

E'TAN.

On a ravi ſon fils dans ſa fatale abſence :
A nos cruels vainqueurs on conduit ſon enfance ;
Et ſoudain j'ai volé pour donner mes ſecours
Au fatal Orphelin, dont on pourſuit les jours

ZAMTI.

Ah ! du moins, cher Etan, ſi tu pouvais lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'Empire ;
Que j'ai caché mon fils, qu'il eſt en ſureté.
Impoſons quelque tems à ſa crédulité.
Hélas ! la vérité ſi ſouvent eſt cruelle,
On l'aime ; & les humains ſont malheureux par elle ?
Allons... Ciel ! elle-même approche de ces lieux ;
La douleur & la mort ſont peintes dans ſes yeux.

SCENE III.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAME'.

QU'ai-je vû ? Qu'a-t-on fait ? Barbare, eſt-il poſſible ?
L'avez-vous commandé, ce ſacrifice horrible ?
Non, je ne puis le croire ; & le Ciel irrité

N'a pas dans votre ſein mis tant de cruauté ;
Non, vous ne ſerez point plus dur & plus barbare
Que la loi du vainqueur, & le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux !

ZAMTI.

Ah ! pleurez avec moi ;
Mais avec moi ſongez à ſauver votre Roi.

IDAME'.

Que j'immole mon fils !

ZAMTI.

Telle eſt notre miſére :
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi ſur toi la nature a ſi peu de pouvoir !

ZAMTI.

Elle n'en a que trop ; mais moins que mon devoir :
Et je dois plus au ſang de mon malheureux Maitre,
Qu'à cet enfant obſcur à qui j'ai donné l'être.

IDAME'.

Non je ne connais point cette horrible vertu.
Jai vû nos murs en cendre, & cet Trône abattu ;
Jai pleuré de nos Rois les diſgraces affreuſes ;
Mais par quelles fureurs encor plus douloureuſes,
Veux-tu, de ton épouſe avancant le trépas,
Livrer le ſang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces Rois enſevelis, diſparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des Dieux dont tu craignes la foudre ?
A ces Dieux impuiſſans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le ſerment d'aſſaſſiner ton fils ?
Hélas ! grands, & petits, & ſujets, & monarques,
Diſtingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel eſt chargé de ſa propre douleur :
Sa peine lui ſuffit, & dans ce grand naufrage,
Raſſembler nos debris, voilà notre partage.
Où ſerais-je, grand Dieu ! ſi ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas préſenté ?
Auprès du fils des Rois ſi j'étais demeurée.
La victime aux bourreaux allait être livrée ;
Je ceſſai d'etre mère ; & le même couteau

Sur le corps de mon fils me plongeait au tombeau.
Graces à mon amour, inquiéte, troublée,
A ce fatal berceau l'inſtinct ma rapellée ?
Jai vû porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des raviſſeurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle !
J'en ai chargé ſoudain cette eſclave fidelle,
Qui ſoutient de ſon lait ſes miſerables jours,
Ces jours qui périſſaient ſans moi, ſans mon ſecours ;
J'ai conſervé le ſang du fils & de la mère,
Et j'oſe dire encor, de ſon malheureux père.

ZAMTI.

Quoi, mon fils eſt vivant !

IDAME'.

Oui, rends graces au Ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des Cieux, pardonnez cette joïe,
Qui ſe mêle un moment aux pleurs ou je me noie !
O ma chére Idamé, ces momens ſeront courts.
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours ;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande.
Si nous ne donnons pas le ſang qu'on nous demande,
Nos Tyrans ſoupçonneux ſeront bientôt vengés ;
Nos citoyens tremblans avec nous égorgés
Vont payer de vos ſoins les efforts inutiles ;
De ſoldats antourés, nous n'avons plus d'aziles.
Et mon fils qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le pourſuit ne peut plus ſe cacher.
Il faut ſubir ſon ſort.

IDAME'.

Ah ! cher Epoux, demeure ;
Ecoute-moi, du moins.

ZAMTI.

Hélas !... il faut qu'il meure.

IDAME'.

Qu'il meure ! arrête, tremble, & crains mon déſeſpoir.
Crains ſa mere.

ZAMTI.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.
Abandonnez le vôtre ; abandonnez ma vie
Aux déteſtables mains d'un Conquérant impie.
C'eſt mon ſang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le ſang d'un époux trempez vos mains perfides,
Allez, ce jour n'eſt fait que pour des parricides.
Comblez-en les horreurs, trahiſſez à la fois
Et le Ciel, & l'Empire, & le ſang de vos Rois.

IDAME'.

De mes Rois ! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre.
Je ne dois point mon ſang en tribut à leur cendre.
Va ; le nom de ſujet n'eſt pas plus ſaint pour nous,
Que ces noms ſi ſacrés & de pere & d'époux.
La Nature & l'Hymen, voilà les loix premières,
Les devoirs, les liens des Nations entières :
Ces Loix viennent des Dieux ; le reſte eſt des humains.
Ne me fais point haïr le ſang des Souverains :
Oui, ſauvons l'Orphelin d'un vainqueur homicide :
Mais ne le ſauvons pas au prix d'un parricide.
Que les jours de mon fils n'achetent point ſes jours.
Loin de l'abandonner, je vole à ſon ſecours.
Je prens pitié de lui ; prens pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de ſa mere qui t'aime,
Je ne menace plus : je tombe à tes genoux.
O pere infortuné, cher & cruel époux,
Pour qui j'ai mépriſé, tu t'en ſouviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le ſort a fait ton Maître ;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce ſang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc :
Et ne réſiſte point au cri terrible & tendre
Qu'à tes ſens déſolés l'amour a fait entendre !

ZAMTI.

Ah ! c'eſt trop abuſer du charme & du pouvoir.
Dont la nature & vous combattent mon devoir.
Trop foible épouſe, hélas, ſi vous pouviez connaître !..

IDAME'.

Je ſuis faible, oui, pardonne ; une mere doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à ſouffrir,

Quand il faudra te ſuivre, & qu'il faudra mourir.
Cher époux, ſi tu peux au vainqueur ſanguinaire,
A la place du fils ſacrifier la mere,
Je ſuis prête : Idamé ne ſe plaindra de rien :
Et mon cœur eſt encore auſſi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

SCENE IV.

ZAMTI, IDAME', OCTAR, GARDES.

OCTAR.

QUoi vous oſez reprendre.
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre ?
Soldats, ſuivez leurs pas, & me répondez d'eux :
Saiſiſſez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux.
Allez : votre Empereur en ces lieux va paraître.
Aportez la victime aux pieds de votre Maître.
Soldats, veillez ſur eux.

ZAMTI.

Je ſuis prêt d'obéir.
Vous aurez cet enfant.

IDAME'.

Je ne le puis ſouffrir.
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on faſſe retirer cette femme hardie.
Voici votre Empereur : ayez ſoin d'empêcher
Que tous ces vils captifs oſent en aprocher.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN,
Troupe de Guerriers.

GENGIS.

ON a pouſſé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive ſe cache, & que la mort s'arrête.
Je veux que les vaincus reſpirent déſormais.

J'envoyai la terreur, & j'apporte la paix.
La mort du fils des Rois ſuffit à ma vengence :
Etouffons dans ſon ſang la fatale ſemence
Des complots éternels, & des rébellions
Qu'un fantome de Prince inſpire aux Nations.
Sa famille eſt éteinte, il vit ; il doit la ſuivre.
Je n'en veux qu'à des Rois, mes ſujets doivent vivre.
Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Ces prodiges des Arts conſacrés par les tems,
Reſpectez-les : ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces Archives de Loix, ce vaſte amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile.
Octar, je vous deſtine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le ſoleil renait du ſein des eaux.

A un de ſes ſuivants.

Vous dans l'Inde ſoumiſe, humble dans ſa défaite.
Soyez de mes décrets le fidéle interprête
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez : demeure Octar.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

EH bien ! pouvais-tu croire
Que le ſort m'élevât à ce comble de gloire ?
Je foule aux pieds ce Trône ; & je régne en des lieux,
Où mon front avili n'oſa lever les yeux.
Voici donc ce Palais, cette ſuperbe ville,
Où caché dans la foule, & cherchant un azile,
J'eſſuyai les mépris, qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger.

On dédaignait un Scythe ; & la honte & l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage.
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui depuis cinq ans tremble le Genre humain.

OCTAR.

Quoi, dans ce haut degré de gloire & de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé !

GENGIS.

Mon esprit je l'avoue, en fut toujours frapé.
Des affronts attachés à mon humble fortune,
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de faiblesse & d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur.
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne ;
La gloire le promet, l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi :
Mais au moins je voudrais qu'elle connût son Roi,
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse ;
Qu'à l'aspect des grandeurs qu'elle eût pû partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, était accoutumée
Aux cris de la victoire & de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas ;
Et non à ces discours que je ne conçois pas.

GENGIS

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour ;
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée,
Fit une impression que j'avais ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens.
De nos travaux grossiers les compagnes sauvages
Partageaient l'âpreté de nos males courages.
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux :
La tranquille Idamé le portait dans ses yeux :

Ses paroles, ſes traits reſpiraient l'art de plaire :
Je rens grace au refus qui nourît ma colere ;
Son mépris diſſipa ce charme ſuborneur,
Ce charme inconcevable & ſouverain du cœur.
Mon bonheur m'eut perdu ; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaſte carrière.
J'ai ſubjugé le monde, & j'aurais ſoupiré !
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offencée.
Je bannis ſans regret cette lâche penſée.
Une femme ſur moi n'aura point ce pouvoir ;
Je la veux oublier : je ne veux point la voir,
Qu'elle pleure à loiſir ſa fierté trop rebelle ;
Octar, je vous défens que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des ſoins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me ſouviens trop de tant d'égaremens.

SCENE VII.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

LA victime, Seigneur, alloit être égorgée ;
Une garde autour d'elle étoit déja rangée.
Mais un événement, que je n'attendais pas,
Demande un nouvel ordre, & ſuſpend ſon trépas :
Une femme éperdue, & de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée ;
Et nous ſurprenant tous par ſes cris forcenés,
Arrêtez, c'eſt mon fils que vous aſſaſſinez.
C'eſt mon fils, on vous trompe au choix de la victime.
Le déſeſpoir affreux, qui parle & qui l'anime,
Ses yeux, ſon front, ſa voix, ſes ſanglots, ſes clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ſes pleurs,
Tout ſemblait annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, & le cœur d'une mère.

Cependant ſon époux devant nous appellé,
Non moins éperdu qu'elle, & non moins accablé,
Mais ſombre & recueilli dans ſa douleur funeſte,
De nos Rois, a t-il dit, voilà ce qui nous reſte;
Frapez; voilà le ſang que vous me demandez.
De larmes en parlant ſes yeux ſont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel ſaiſie,
Long tems ſans mouvement, ſans couleur & ſans vie,
Ouvrant enfin les yeux d'horreur appeſantis,
Dès qu'elle a pû parler a réclamé ſon fils.
Le menſonge n'a point des douleurs ſi ſincères;
On ne verſa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, & je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres abſolus.

GENGIS.

Je ſaurai démêler un pareil artifice,
Et qui m'a pu tromper eſt ſûr de ſon ſupplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le ſang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence.
Du fils de l'Empereur elle a conduit l'enfance.
Aux enfans de ſon Maître on s'attache aiſément.
Le danger, le malheur ajoute au ſentiment.
Le fanatiſme alors égale la Nature;
Et ſa douleur ſi vraie ajoute à l'impoſture.
Bientôt de ſon ſecret perçant l'obſcurité,
Vos yeux dans cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle eſt donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle eſt unie
A l'un de ces Lettrés que reſpectait l'Aſie,
Qui trop énorgueillis du faſte de leurs Loix,
Sur leur vain Tribunal oſaient braver cent Rois.
Leur foule eſt innombrable; ils ſont tous dans les chaînes;
Ils connaîtront enfin des Loix plus ſouveraines.
Zamti, c'eſt-là le nom de cet eſclave altier,
Qui veillait ſur l'enfant qu'on doit ſacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable ;
Tirez la vérité de leur bouche coupable,
Que nos guerriers ſurtout, à leur poſte fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés ;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte : on parle de ſurpriſe ;
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entrepriſe :
Vers les rives du fleuve on a vû des ſoldats.
Nous ſaurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et ſi l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la Terre.

Fin du ſecond Acte.

TAYLOR INST. OXFORD

ACTE III.

SCENE I.

GENGIS, OSMAN,
Troupe de Guerriers,

GENGIS.

A-T-on de ces captifs éclairci l'impoſture ?
A-t-on connu leur crime, & vengé mon injure ?
Ce fantôme de Prince, à leur garde commis,
Entre les mains d'Octar eſt-il enfin remis ?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce ſombre myſtère.
A l'aſpect des tourmens ce Mandarin ſévère
Perſiſte en ſa réponſe avec tranquilité.
Il ſemble ſur ſon front porter la vérité.
Son épouſe en tremblant nous répond par des larmes.
Sa plainte, ſa douleur augmente encor ſes charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étaient ſurpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris.
Jamais rien de ſi beau ne frapa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous ? Cette femme éperdue
A vos ſacrés genoux demande à ſe jetter.
Que le vainqueur des Rois daigne enfin m'écouter.
Il pourra d'un enfant protéger l'innocence.
Malgré ſes cruautés j'eſpère en ſa clémence ;
Puiſqu'il eſt tout-puiſſant il ſera généreux ;
Pourrait-il rebuter les pleurs des malheureux ?
C'eſt ainſi qu'elle parle ; & j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS,

De ce myſtere enfin je dois être éclairci,

(*à ſa ſuite.*)

(*à sa suite.*)

Oui, qu'elle vienne ; allez, & qu'on l'amene ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, & quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer.
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser.
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles,
Et mon cœur dès longtems s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort,
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je ! est-il possible ? ô Ciel, ô destinée !
Ne me trompai-je point ; est-ce un songe, une erreur ?
C'est Idame ? c'est elle, & mes sens . . .

SCENE II.

GENGIS, IDAME', OCTAR, OSMAN, GARDES.

IDAME'.

AH ! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue ;
Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous ; sortez de cet effroi pressant . . .
Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre . . .
Le destin qui fait tout, nous trompa l'un & l'autre.
Les tems sont bien changés : mais si l'ordre des Cieux,
D'un habitant du Nord mépriſable à vos yeux,
A fait un Conquérant, sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous ; votre Empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon Trône, au destin,
Le dernier rejetton d'une race ennemie.

Le repos de l'Etat me demande ſa vie.
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt ſoit livré.
Votre cœur ſur un fils doit être raſſuré.
Je le prens ſous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je reſpire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'inſtruire.
Quel indigne artifice oſe-t-on m'oppoſer?
De vous, de votre époux, qui prétend m'impoſer?

IDAMÉ.

Ah! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous ſavez ſi je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur!

GENGIS.

J'en dis trop, & plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux.
Vous me l'avez promis, ſa grace eſt prononcée.

GENGIS.

Sa grace eſt dans vos mains: ma gloire eſt offenſée,
Mes ordres mépriſés, mon pouvoir avili;
En un mot vous ſavez juſqu'où je ſuis trahi;
C'eſt peu de m'enlever le ſang que je demande,
De me déſobéir alors que je commande,
Vous êtes dès longtems inſtruite à m'outrager;
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux! ... ce ſeul nom le rend aſſez coupable.
Quel eſt donc ce mortel pour vous ſi reſpectable,
Qui ſous ſes loix, Madame, a pû vous captiver?
Quel eſt cet inſolent qui penſe me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux vertueux & fidelle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit ſon Dieu, ſon Roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui?... lui?... mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAME'.

Depuis que loin de nous le ſort qui vous ſeconde
Eut entrainé vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entens, depuis le jour que je fus outragé ;
Depuis que de vous deux je dus être vengé ;
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

SCENE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN (*d'un côté.*) IDAME', ZAMTI (*de l'autre,*) Gardes.

GENGIS.

PArle ; as-tu ſatisfait à ma loi ſouveraine ;
As-tu mis dans mes mains le fils de l'Empereur ?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir ; c'en eſt fait ; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu ſais ſi je punis la fraude & l'inſolence ;
Tu ſais que rien n'échape aux coups de ma vengeance ;
Que ſi le fils des Rois par toi m'eſt enlevé,
Malgré ton impoſture il ſera retrouvé,
Que ſon trépas certain va ſuivre ton ſuplice.
à ſes Gardes.
Mais je veux bien le croire. Allez, & qu'on ſaiſiſſe
L'enfant que cet eſclave a remis en vos mains.
Frapez.

ZAMTI.

Malheureux père !

IDAME'.

Arrêtez, inhumains.
Ah, Seigneur, eſt-ce ainſi que la pitié vous preſſe ?
Eſt-ce ainſi qu'un vainqueur ſait tenir ſa promeſſe ?

GENGIS.

Eſt-ce ainſi qu'on m'abuſe, & qu'on croit me jouer ?
C'en eſt trop ; écoutez, il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous ſur l'heure.

Inſtruiſez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAME'.

Eh bien, mon fils l'emporte ; & ſi dans mon malheur
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Eſt encore à vos yeux une offence nouvelle ;
S'il faut toujours du ſang à votre ame cruelle,
Frapez ce triſte cœur qui céde à ſon effroi,
Et ſauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur il eſt trop vrai que notre auguſte Maître,
Qui ſans vos ſeuls exploits n'eut point ceſſé de l'être,
A remis en mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt reſpectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, aſſez d'horreurs ſuivaient votre victoire,
Aſſez de cruautés terniſſaient tant de gloire.
Dans des fleuves de ſang tant d'innocens plongés,
L'Empereur & ſa femme, & cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévaſtant cet Empire,
Tous ces champs de carnage auraient dû vous ſuffire.
Un Barbare en ces lieux eſt venu demander
Ce dépôt précieux, que j'aurais dû garder,
Ce fils de tant de Rois, notre unique eſpérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en ſa fidélité,
N'a vu que ſon devoir, & n'a point héſité.
Il a livré ſon fils. La Nature outragée
Vainement déchirait ſon ame partagée ;
Il impoſait ſilence à ſes cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce ſacrifice affreux.
J'ai dû plus reſpecter ſa fermeté ſevère.
Je devais l'imiter ; mais enfin je ſuis mère.
Mon ame eſt au deſſous d'un ſi cruel effort.
Je n'ai pû de mon fils conſentir à la mort.
Hélas ! au déſeſpoir que j'ai trop fait paraître,
Une mère aiſément pouvait ſe reconnaître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu.
L'un n'attend ſon ſalut que de ſon innocence,
Et l'autre eſt reſpectable alors qu'il vous offenſe.
Ne puniſſez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, & le ſang de mes Rois.

Digne époux, digne objet de toute ma tendreſſe !
La pitié maternelle eſt ma ſeule faibleſſe ;
Mon ſort ſuivra le tien, je meurs ſi tu péris.
Pardonne-moi du moins d'avoir ſauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné ; je n'ai plus à me plaindre ;
Pour le ſang de mon Roi je n'ai plus rien à craindre,
Ses jours ſont aſſurés.

GENGIS.

Traite, ils ne le ſont pas ;
Va réparer ton crime, ou ſubir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime eſt d'obéir à des ordres injuſtes.
La ſouveraine voix de mes Maîtres auguſtes
Du ſein de leurs tombeaux parle plus haut que toi.
Tu fus notre vainqueur, & tu n'es pas mon Roi.
Si j'étais ton ſujet, je te ſerais fidéle.
Arrache-moi la vie, & reſpecte mon zéle.
Je t'ai livré mon fils, j'ai pû te l'immoler ;
Penſes-tu que pour moi je puiſſe encor trembler ?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAME'.

Ah ! daignez ...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAME'.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel ? qui m'aurait dit que j'aurais par vos coups
Perdu mon Empereur, mon fils, & mon époux ?
Quoi ! votre ame jamais ne peut être amollie !

GENGIS.

Allez, ſuivez l'époux à qui le ſort vous lie.
Eſt-ce à vous de prétendre encore à me toucher ?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher ?

IDAMÉ.

Ah ! je l'avois prévû ; je n'ai plus d'eſpérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé, ſi jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvoit encore entrer ;
Vous ſentez quels affronts il faudrait réparer.

SCENE IV.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'Où vient que je gémis ? d'où vient que je balance ?
Quel Dieu parlait en elle & prenait ſa défenſe ?
Eſt-il dans les vertus, eſt-il dans la beauté
Un pouvoir au-deſſus de mon autorité ?
Ah ! demeurez, Octar ; je me crains ; je m'ignore :
Il me faut un ami ; je n'en eus point encore ;
Mon cœur en a beſoin.

OCTAR.

Puiſqu'il faut vous parler,
S'il eſt des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuſe,
Dans ſes derniers rameaux, la tige dangereuſe,
Précipitez ſa perte ; il faut que la rigueur,
Trop néceſſaire apui du Trône d'un vainqueur,
Frape ſans intervalle un coup ſûr & rapide.
C'eſt un torrent qui paſſe en ſon cours homicide.
Le tems ramene l'ordre & la tranquilité ;
Le peuple ſe façonne à la docilité :
De ſes premiers malheurs l'image eſt affaiblie ;
Bientôt il les pardonne, & même il les oublie.
Mais lorſque goutte à goutte on fait couleur le ſang,
Qu'on ferme avec lenteur & qu'on r'ouvre le flanc,
Que les jours renaiſſans ramènent le carnage,
Le déſeſpoir tient lieu de force & de courage,
Et fait d'un peuple faible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étaient plus ſoumis.

GENGIS.

Quoi ! c'eſt cette Idamé ! quoi ! c'eſt-là cette eſclave !
Quoi ! l'hymen l'a ſoumiſe au mortel qui me brave !

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'eſt point de pitié ;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.

Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu paſſager la légère étincelle.
Ses imprudens refus, la colère, & le tems,
En ont éteint dans vous les reſtes languiſſans.
Elle n'eſt à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obſcur épouſe mépriſable.

GENGIS.

Il en ſera puni? je le dois, je le veux:
Ce n'eſt pas avec lui que je ſuis généreux.
Moi, laiſſer reſpirer un vaincu que j'abhorre!
Un eſclave! un rival!

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore?
Vous êtes tout-puiſſant, & n'êtes point vengé!

GENGIS.

Juſte Ciel! à ce point mon cœur ſerait changé!
C'eſt ici que ce cœur connaîtrait les allarmes,
Vaincu par la beauté, déſarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit, & mes ſoupirs honteux!
Moi rival d'un eſclave, & d'un eſclave heureux!
Je ſouffre qu'il reſpire, & cependant on l'aime;
Je reſpecte Idamé juſqu'en ſon époux même:
Je crains de la bleſſer en enfonçant mes coups
Dans le cœur détêſté de cet indigne époux.
Eſt-il bien vrai que j'aime? Eſt ce moi qui ſoupire?
Qu'eſt-ce donc que l'amour? A-t-il donc tant d'empire?

OCTAR.

Je n'apris qu'à combattre, à marcher ſous vos loix.
Mes chars & mes courſiers, mes fléches, mon carquois,
Voilà mes paſſions, & ma ſeule ſcience.
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence.
Je connais ſeulement la victoire & nos mœurs;
Les captives toujours ont ſuivi leurs vainqueurs.
Cette délicateſſe importune, étrangère,
Dément votre fortune & votre caractère,
Et qu'importe pour vous qu'une eſclave de plus
Attende en gémiſſant vos ordres abſolus?

GENGIS.

Qui connait mieux que moi juſqu'où va ma puiſſance;
Je puis, je le ſai trop, uſer de violence.

Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs & d'éternelles craintes,
Et de ne posséder dans sa funeste ardeur
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares,
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire; Idamé prit sur moi
Un secret ascendant, qui m'imposait la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne.
J'en étais indigné; son ame eut sur la mienne,
Et sur mon caractère, & sur ma volonté,
Un empire plus sûr & plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent Rois détrônés, accablés de ma gloire.
Voilà ce qui tantôt excitait mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rens tout entier à ma grandeur suprême,
Je l'oublie, elle arrive, elle triomphe, & j'aime.

SCENE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien, que résoud-elle? & que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux,
Plutôt que découvrir l'azile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras.
Il soutient sa constance, il l'exhorte au suplice.
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure & frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi?

Ah!

Ah ! raſſurez ſon ame, & faites-lui connaître
Que ſes jours ſont ſacrés, qu'ils ſont chers à ſon Maître.
C'en eſt aſſez : volez.

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des Rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât ſon enfance,

GENGIS.

Qu'on repecte Idamé. Cher Octar hâte-toi
De forcer ſon époux à fléchir ſous ma loi.
C'eſt peu de cet enfant, c'eſt peu de ſon ſuplice ;
Il faut bien qu'il me faſſe un plus grand ſacrifice,

OCTAR.

Lui ?

GENGIS.

Sans doute.

OCTAR.

Seigneur avez-vous pu penſer
Qu'à de tels ſentimens il puiſſe s'abaiſſer ?
Voulez-vous enhardir ſon audace funeſte ?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive ? ordonne tout le reſte.
Allons.

OCTAR.

Qu'allez-vous faire ? & quel eſt votre eſpoir

GENGIS.

De lui parler encor, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir ; tu vois ma faibleſſe nouvelle.
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, & j'ignore encor ce que je veux.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GENGIS, Troupe de Guerriers Tartares.

Ainſi la liberté, le repos & la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais ?
Je ne puis être à moi ! D'aujourd'hui je commence
A ſentir tout le poids de ma triſte puiſſance.
Je cherchais Idamé : je ne vois près de moi
Que ces Chefs importuns qui fatiguent leur Roi.
(à ſa ſuite.)
Allez ; au pied des murs hâtez-vous de vous rendre ;
L'inſolent Coréen ne pourra nous ſurprendre.
Ils ont proclamé Roi cet enfant malheureux :
Et ſa tête à la main je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéiſſe ;
J'ai trop de cet enfant differé le ſupplice.
(Il reſte ſeul.)
Allez. Ces ſoins cruels à mon ſort attachés,
Gènent trop mes eſprits d'un autre ſoin touchés.
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire,
Que tout péſe à mon cœur en ſecret tourmenté !
Ah ! je fus plus heureux dans mon obſcurité.

SCENE II.

GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien avez vous vû ce Mandarin farouche ?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul reſpect ne le touche.

Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il fallait immoler.
D'un œil d'indifférence il a vu le ſuplice ;
Il répéte les noms de devoir, de juſtice ;
Il brave la victoire : on diraît que ſa voix
Du haut d'un Tribunal nous dicte ici des loix.
Confondez avec lui ſon épouſe rebelle.
Ne vous abaiſſez point à ſoupirer pour elle ;
Et détournez les yeux de ce couple proſcrit,
Qui vous oſe braver quand la Terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma ſurpriſe.
Quels ſont donc ces humains que mon bonheur maitriſe ?
Quels ſont ces ſentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, & ne ſoupçonnions pas ?
A ſon Roi, qui n'eſt plus, immolant la nature,
L'un voit périt ſon fils ſans crainte & ſans murmure,
L'autre pour ſon époux eſt prête à s'immoler ;
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je ? ſi j'arrête une vue attentive
Sur cette nation déſolée & captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers.
Je vois que ſes travaux ont inſtruit l'univers ;
Je vois un peuple antique, induſtrieux, immenſe ;
Ses Rois ſur la ſageſſe ont fondé leur puiſſance ;
De leurs voiſins ſoumis heureux Légiſlateurs,
Gouvernant ſans conquete, & regnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage.
Nos arts ſont les combats, détruire eſt notre ouvrage.
Ah ! de quoi m'ont ſervi tant de ſuccès divers ?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'Univers ?
Nous rougiſſons de ſang le char de la victoire ;
Peut-être qu'en effet il eſt une autre gloire.
Mon cœur eſt en ſecret jaloux de leurs vertus,
Et vainqueurs je voudrais égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la faibleſſe ?
Quel merite ont des Arts enfans de la moleſſe,
Qui n'ont pû les ſauver des fers & de la mort ?
Le faible eſt deſtiné pour ſervir le plus fort.

Tout céde ſur la Terre aux travaux, au courage ;
Mais c'eſt voux qui cédez, qui ſouffrez un outrage ;
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne ſai quels fers inconnus parmi nous ;
Vous qui vous expoſez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux paſſés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés ?
Leur grand cœur s'en indigne, & leurs front en rougiſſent.
Leurs clameurs juſqu'à vous par ma voix ſe tentiſſent.
Je vous parle en leur nom, comme au nom de l'Etat.
Excuſez un Tartare, excuſez un ſoldat
Blanchi ſous le harnois & dans votre ſervice,
Qui ne peut ſupporter un amoureux caprice,
Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

GENGIS.

Obéis.

De ton zéle hardi reprime la rudeſſe ;
Je veux que mes ſujets reſpectent ma faibleſſe.

SCENE III.

GENGIS ſeul.

A Mon ſort à la fin je ne puis réſiſter :
Le Ciel me la deſtine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur ſuprême.
J'ai fait des malheureux, & je le ſuis moi-même.
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur ſang,
Un ſeul a-t-il jamais, arrêtant ma penſée,
Diſſipé les chagrins de mon ame oppreſſée ?
Tant d'Etats ſubjugués ont-ils rempli mon cœur ?
Ce cœur laſſé de tout demandait une erreur
Qui pût de mes ennuis chaſſer la nuit profonde,

Et qui me consolât sur le Trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté.
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés & d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre & formés aux ravages.
Ils sont nés pour la guerre, & non pas pour la Cour;
Je les prens en horreur, en connaissant l'amour.
Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite,
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point .... c'est elle, je la voi.

SCENE IV.

GENGIS, IDAME'.

IDAME'.

QUoi! vous voulez jouïr encor de mon effroi?
Ah, Seigneur, épargnez une femme, une mère.
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner.
Votre époux peut se rendre; on peut lui pardonner.
J'ai déja suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des Cieux,
Que mes prospérités m'ont conduits à vos yeux.
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un Maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jetté.
Vous m'entendez; je régne, & vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce en un mot par mes loix est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le Trône a quelques charmes:
Et le bandeau des Rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat & de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.

Ce langage ſans doute a de quoi vous ſurprendre.
Sur les débris fumans des Trônes mis en cendre,
Le deſtructeur des Rois dans la poudre oubliés,
Semblait n'être plus fait pour ſe voir à vos pieds.
Mais ſachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée,
Par un rival indigne elle fut uſurpée,
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains.
Témugin vient à vous vingt ſceptres dans les mains.
Vous baiſſez vos regards, & je ne puis comprendre,
Dans vos yeux interdits, ce que je dois attendre.
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté;
Peſez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAME'.

A tant de changemens tour à tout condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée.
Je vais, ſi je le peux, reprendre mes eſprits;
Et quand je répondrai, vous ſerez plus ſurpris.
Il vous ſouvient du tems, & de la vie obſcure,
Où le Ciel enfermait votre grandeur future.
L'effroi des Nations n'était que Témugin;
L'Univers n'était pas, Seigneur, en votre main;
Elle était pure alors, & me fut préſentée.
Aprenez qu'en ce tems je l'aurais acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô Ciel vous m'aimeriez?
Vous!

IDAME'.

J'ai dit que ces vœux que vous me préſentiez,
N'auraient point révolté mon ame aſſujettie,
Si les ſages mortels, à qui j'ai dû la vie,
N'avaient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens ſur nous vous ſavez le pouvoir:
Du Dieu que nous ſervons, ils ſont la vive image;
Nous leur obéiſſons en tout tems, à tout âge.
Cet Empire détruit, qui dût être immortel,
Seigneur etait fondé ſur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, ſur l'honneur, la juſtice,
Le reſpect des ſermens; & s'il faut qu'il périſſe,
Si le ſort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'eſprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos deſtins ſont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAME'.

C'eſt à vous de connoître,
Que ce ſeroit encore une raiſon de plus,
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen eſt un nœud formé par le Ciel même;
Mon époux m'eſt ſacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfére à vous, au Trône à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais reſpectez nos mœurs.
Ne penſez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter ſur vous une illuſtre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces juſtes refus qui ne m'ont point couté.
Je remplis mon devoir, & je me rens juſtice;
Je ne fais point valoir un pareil ſacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me propoſez,
Détachez vous d'un cœur qui les a mépriſés;
Et puiſqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.
De ce faible triomphe il ſerait moins flatté,
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il fait mes ſentimens; Madame, il faut les ſuivre;
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAME'.

Il en eſt incapable & ſi dans les tourmens
La douleur égarait ſes nobles ſentimens,
Si ſon ame vaincue avoit quelque moleſſe,
Mon devoir & ma foi ſoutiendraint ſa faibleſſe.
De ſon cœur chancelant je deviendrais l'appui,
En atteſtant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô Dieux, eſt-il croyable?
Quoi! lorſqu'envers vous-même il s'eſt rendu coupable,
Lorſque ſa cruauté, par un barbare effort!
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort!

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère;
Il penſait en Héros, je n'agiſſais qu'en mère.
Et ſi j'étois injuſte aſſez pour le haïr,

Je me reſpecte aſſez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous; mais auſſi tout m'outrage.
J'adore avec dépit cet excès de courage.
Je vous aime encor plus, quand vous me réſiſtez.
Vous ſubjuguez mon cœur, & vous le révoltez.
Redoutez-moi; ſachez que malgré ma faibleſſe,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendreſſe.

IDAME'.

Je ſai qu'ici tout tremble, ou périt ſous vos coups.
Les Loix vivent encore, & l'emportent ſur vous.

GENGIS.

Les Loix! il n'en eſt plus: quelle erreur obſtinée
Oſe les alléguer contre ma deſtinée?
Il n'eſt ici de Loix que celles de mon cœur,
Celles d'un Souverain, d'un Scythe, d'un vainqueur.
Les Loix que vous ſuivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorſque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos ſentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainſi malgré vos cruautés)
Quand tout nous uniſſait, vos Loix, que je déteſte,
Ordonnerent ma honte, & votre hymen funeſte.
Je les anéantis; je parle, c'eſt aſſez;
Imitez l'Univers, Madame, obéiſſez.
Vos mœurs que vous vantez, vos uſages auſtères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me ſont contraires.
Mes ordres ſont donnés; & votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre Empereur & vous.
Leurs jours me répondront de votre obéiſſance.
Penſez-y, vous ſavez juſqu'où va ma vengeance;
Et ſongez à quel prix vous pouvez déſarmer
Un Maître qui vous aime, & qui rougit d'aimer.

SCENE V.

IDAME', ASSÉLI.

IDAME'.

IL me faut donc choiſir leur perte ou l'infamie.
O pur ſang de mes Rois! ô moitié de ma vie!
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre ſort,

Ma

Ma voix ſans balancer vous condamne à la morr.

ASSE'LI.

Ah reprenez plutôt cet empire ſuprême
Qu'aux beautés, aux vertus attache le ciel même ;
Ce pouvoir qui ſoumit ce Scythe furieux
Aux loix de la raiſon qu'il liſait dans vos yeux ;
Un ſeul mot quelquefois déſarme la colère.
Que ne pouvez-vous point, puiſque vous ſavez plaire ?

IDAME'.

Dans l'etat où je ſuis, c'eſt un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous ſeule adouciriez le deſtin des vaincus.
Dans nos calamités, le ciel, qui vous ſeconde,
Veut vous oppoſer ſeule à ce Tiran du monde.
Vous avez vu tantôt ſon courage irrité
Se dépouiller pour vous de ſa férocité,
Il aurait dû cent fois, il devrait même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre.
Zamti pourtant reſpire après l'avoir bravé ;
A ſon épouſe encore il n'eſt point enlevé ;
On vous reſpecte en lui ; ce vainqueur ſanguinaire
Sur les debris du monde a craint de vous deplaire,
Enfin ſouvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il ſentit le premier le pouvoir de vos yeux ;
Son amour autrefois fut pur & légitime.

IDAME'.

Arrête ; il ne l'eſt plus ; y penſer eſt un crime.

SCENE VI.

ZAMTI, IDAMÉ, ASSELLI.

IDAME'.

AH ! dans ton infortune, & dans mon déſeſpoir ;
Suis-je encor ton épouſe, & peux-tu me revoir ?

ZAMTI.

On le veut : du Tyran tel eſt l'ordre funeſte ;
Je dois à ſes fureurs ce moment qui me reſte.

IDAME'.

On t'a dit à quel prix ce Tyran daigne enfin
Sauver tes triſtes jours & ceux de l'Orphelin ?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laiſſons notre infortune.
Un citoyen n'eſt rien dans la peſte commune :
Il ſe doit oublier. Idamé, ſouvient-toi
Que mon devoir unique eſt de ſauver mon Roi ;
Nous lui devions nos jours, nos ſervices, notre être,
Tout juſqu'au ſang d'un fils qui nâquit pour ſon Maître.
Mais l'honneur eſt un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'Orphelin n'attend que le trépas ;
Mes ſoins l'ont enfermé dans ces aziles ſombres,
Où des Rois ſes ayeux on révère les ombres ;
La mort, ſi nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le Prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan de ſon ſalut ce miniſtre fidèle,
Etan, ainſi que moi, ſe voit chargé de fers.
Toi ſeule à l'Orphelin reſtes dans l'Univers.
C'eſt à toi maintenant de conſerver ſa vie,
Et ton fils, & ta gloire à mon honneur unie.
Rempliſſons de nos Rois les ordres abſolus.
Je leur donnai mon fils ; je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, va fléchir un Tartare.
Paſſe ſur mon tombeau dans les bras du Barbare.
Je commence à ſentir la mort avec horreur,
Quand ma mort t'abandonne à cet Uſurpateur.
Mais mon Roi le demande ; il le faut, & j'expie
Par mon juſte trépas ce ſacrifice impie.
Epouſe le Tyran ſous cet auſpice affreux ;
Tu ſerviras de mère à ton Roi malheureux.
Régne, que ton Roi vive, & que ton époux meure.
Régne, dis-je, à ce prix : oui, je le veux...

IDAME'.

Demeure.

Me connais-tu ? veux-tu que ce funeſte rang
Soit le prix de ma honte, & le prix de ton ſang ?
Penſes-tu que je ſois moins épouſe que mère ?
Tu t'abuſes, cruel, & ta vertu ſévère

A commis contre toi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature & l'amour.
Barbare envers ton fils & plus envers moi même,
Ne te ſouvient-il plus qui je ſuis, & qui t'aime?
Crois-moi : le juſte Ciel daigne mieux m'inſpirer;
Je puis ſauver mon Roi ſans nous déshonorer.
Soit amour, ſoit mépris, le Tyran, qui m'offenſe,
Sur moi, ſur mes deſſeins, n'eſt pas en défiance.
Dans ces remparts fumants & de ſang abreuvés,
Je ſuis libre, & mes pas ne ſont point obſervés.
Le Chef des Coréens s'ouyre un ſecret paſſage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le pourſuit fut caché par tes mains.
De ces tombeaux ſacrés je ſai tous les chemins;
Je cours y ranimer ſa languiſſante vie,
Le rendre aux défenſeurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux,
Comme un préſent d'un Dieu qui combat avec eux.
Tu mourra, je le ſai; mais tout couverts de gloire,
Nous laiſſerons de nous une illuſtre mémoire.
Mettons nos noms obſcurs au rang des plus grands noms;
Et juges ſi mon cœur a ſuivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inſpires, grand Dieu; que ton bras la ſoutienne!
Idamé, ta vertu l'emporte ſur la mienne.
Toi ſeule as mérité que les Cieux attendris
Daignent ſauver par toi ton Prince & ton païs.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSE'LI.

QUoi ! rien n'a réſiſté ! tout a fui ſans retour !
Quoi, je vous vois deux fois ſa captive en un jour !
Fallait-il affronter ce Conquérant ſauvage ?
Sur les faibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers ſans vertu !
Que pouviez vous hélas ?

IDAME'.

J'ai fait ce que j'ai du ;
J'ai lutté vainement contre ma deſtinée ;
Aux fers de mon Tyran le Ciel m'a ramenée ;
C'en eſt fait.

ASSE'LI.

Ainſi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ſes mains ; & meurt preſque en naiſſant ;
Votre époux avec lui termine ſa carrière.

IDAMÉ.

L'un & l'autre bientôt voit ſon heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'eſt point porté contre eux,
C'eſt pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils ſi cher, va les ſuivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paraître,
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeller
Pour jouir de mon trouble & pour mieux m'accabler,
Ses regards inſpiraient l'horreur & l'épouvante.
Vingt fois il a levé ſa main toute ſanglante
Sur le fils de mes Rois, ſur mon fils malheureux,

Je me ſuis en tremblant jettée au devant d'eux,
Toute en pleurs à ſes pieds je me ſuis proſternée ;
Mais lui me repouſſant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, & détournant les yeux,
Il eſt ſorti penſif, & rentré furieux ;
Et s'adreſſant aux ſiens d'une voix oppreſſée,
Il leur criait vengeance, & changeait de penſée,
Tandis qu'autour de lui ſes barbares ſoldats
Semblaient lui demander l'ordre de mon trepas.

ASSÉLI.

Penſes-vous qu'il donnât un ordre ſi funeſte !
Il laiſſe vivre encor votre époux qu'il déteſte ;
L'Orphelin, aux bourreaux n'eſt point abandonné,
Daignez demander grace & tout eſt pardonné.

IDAME'.

Non, ce féroce amour eſt tourné tout en rage.
Ah ! ſi tu l'avais vû redoubler mon outrage,
M'aſſurer de ſa haine, inſulter à mes pleurs !

ASSE'LI.

Et vous doutez encor d'aſſervir ſes fureurs ?
Ce lion ſubjugué, qui rugit dans ſa chaine,
S'il ne vous aimait pas, parlerait moins de haine.

IDAME'.

Qu'il m'aime ou me haïſſe, il eſt tems d'achever
Des jours que ſans horreurs je ne puis conſerver.

ASSE'LI.

Ah ! que réſolvez vous ?

IDAME'.

Quand le ciel en colére
De ceux qu'il perſécute a comblé la miſére,
Il les ſoutient ſouvent dans le ſein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je ſuis parvenue,
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va je ne craindrai plus ce vainqueur des humains ;
Je dépendrai de moi, mon ſort eſt dans mes mains.

ASSE'LI

Mais ce fils, cet objet de crainte & de tendreſſe,
L'abandonnerez-vous ?

IDAME'.

Tu me rens ma faibleſſe,
Tu me perces le cœur. Ah ! ſacrifice affreux !
Que n'avais-je point fait pour ce fils malheureux ?
Mais Gengis, après tout, dans ſa grandeur altière,
Environné de Rois couchés dans la pouſſière,
Ne recherchera point un enfant ignoré,
Parmi les malheureux dans la foule égaré ;
Ou peut-être il verra d'un regard moins ſévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère.
A cet eſpoir au moins mon triſte cœur ſe rend :
C'eſt une illuſion que j'embraſſe en mourant.
Haïra-t-il ma cendre après m'avoir aimée ?
Dans la nuit de la tombe en ſerai-je opprimée ?
Pourſuivra-t-il mon fils ?

SCENE II.

IDAMÉ, ASSÉLI, OCTAR.

OCTAR.

IDamé, demeurés :
Attendez l'Empereur en ces lieux retirés.
(A ſa ſuite.)
Veillez ſur ces enfans ; & vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre & ne ſorte.
(A Aſſéli.)
Eloignez-vous.

IDAME'.

Seigneur, il veut encor me voir
J'obéis, il le faut, je céde à ſon pouvoir.
Si j'obtenais du moins, avant de voir un Maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître,
Peut-être du vainqueur les eſprits ramenés
Rendraient enfin juſtice à deux infortunés.
Je ſens que je hazarde une prière vaine.
La victoire eſt chez vous implacable, inhumaine.

Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Eſt-elle un ſentiment qu'on ne connaiſſe pas ?
Et ne puis je implorer votre voix favorable ?

OCTAR.

Quand mon Maître a parlé, qui conſeille eſt coupable.
Vous n'êtes plus ici ſous vos antiques Rois,
Qui laiſſaient déſarmer la rigueur de leurs Loix.
D'autres tems, d'autres mœurs : ici régnent les armes ;
Nous ne connaiſſons point les prières, les larmes.
On commande, & la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'Empereur.

SCENE III.

IDAME' ſeule.

DIeu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités ſoutenez mon courage.
Verſez du haut des Cieux, dans ce cœur conſterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

SCENE IV.

GENGIS-KAN, IDAME', OCTAR, GARDES.

GENGIS.

NOn, je n'ai point aſſez déployé ma colère,
Aſſez humilié votre orgueil téméraire,
Aſſez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime ;
Vous que j'avais aimée, & que je dûs haïr ;
Vous qui me trahiſſiez, & que je dois punir.

IDAME'.

Ne puniſſez que moi ; c'eſt la grace dernière
Que j'oſe demander à la main meurtrière
Dont j'eſpérais en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon ſang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à ſon devoir fidelle :
Finiſſez ſes tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle :
Les miens ſont plus affreux : je les veux terminer.
Je viens pour vous punir ; je puis tout pardonner.
Moi pardonner ? ... à vous ! ... non, craignez ma vengeance.
Je tiens le fils des Rois, le vôtre en ma puiſſance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas ;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas.
Il me trahit, me brave, il oſe être rebelle.
Mille morts puniſſaient ſa fraude criminelle ;
Vous retenez mon bras, & j'en ſuis indigné.
Oui, juſqu'à ce moment le traitre eſt épargné.
Mais je ne prétens plus ſupplier ma captive.
Il le faut oublier, ſi vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuſe à préſent votre cœur obſtiné :
Il n'eſt plus votre époux puiſqu'il eſt condamné.
Il a péri pour vous ; votre chaine odieuſe
Va ſe rompre à jamais par une mort honteuſe.
C'eſt vous qui m'y forcez ; & je ne conçois pas
Le ſcrupule inſenſé qui le livre au trépas
Tout couvert de ſon ſang, je devais ſur ſa cendre,
A mes vœux abſolus vous forcer de vous rendre.
Mais ſachez qu'un Barbare, un Scythe, un deſtructeur,
A quelques ſentimens dignes de votre cœur.
Le deſtin, croyez moi, nous devait l'un à l'autre ;
Et mon ame a l'orgueil de régner ſur la vôtre.
Abjurez votre hymen ; & dans le même tems
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une deſtinée ;
Du rejetton des Rois l'enfance condamnée,
Votre époux qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le deſtin de ſon fils, le vôtre, le mien même :

Tout

Tout dépendra de vous, puiſqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor ; mais ne préſumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas.
Gardez-vous d'inſulter à l'excès de faibleſſe
Que déja mon courroux reproche à ma tendreſſe ;
C'eſt un danger pour vous que l'aveu que je fais.
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance eſt trop accoutumée ;
Et je vous punirais de vous avoir aimée.
Pardonnez : je menace encore en ſoupirant.
Achevez d'adoucir ce courroux qui ſe rend.
Vous ferez d'un ſeul mot le ſort de cet Empire,
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire.
Prononcez ſans tarder, ſans feinte, ſans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAME'.

L'une & l'autre aujourd'hui ſerait trop condamnable,
Votre haine eſt injuſte, & votre amour coupable
Cet amour eſt indigne & de vous & de moi ;
Vous me devez juſtice ; & ſi vous êtes Roi,
Je la veux, je l'attens pour moi contre vous-même.
Je ſuis loin de braver votre grandeur ſuprême ;
Je la rappelle en vous lorſque vous l'oubliez :
Et vous même en ſecret vous me juſtifiez.

GENGIS.

Eh bien, vous le voulez ; vous choiſiſſez ma haine,
Vous l'aurez & déja je la retiens à peine.
Je ne vous connais plus ; & mon juſte courroux
Me rend la cruauté que j'oubliais pour vous.
Votre époux, votre Prince, & votre fils, cruelle,
Vont payer de leur ſang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulais les a tout condamnés,
C'en eſt fait, & c'eſt vous qui les aſſaſſinez.

IDAMÉ.

Barbare !

GENGIS.

Je le ſuis ; j'allais ceſſer de l'être.
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un Maître,
Un ennemi ſanglant, féroce, ſans pitié,
Dont la haine eſt égale à votre inimitié.

IDAME'.

Eh bien, je tombe aux pieds de ce Maître sévère.
Le Ciel l'a fait mon Roi : Seigneur, je le revère ;
Je demande à genoux une grace de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui ?
Levez-vous : je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai je me flatter d'un sentiment plus tendre ?
Que voulez-vous ? Parlez.

IDAME'.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous ! IDAME'.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière.
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'était pas lui qu'il fallait consulter :
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue,
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir, & d'être mon rival.
Il m'enleva son Prince, il vous a possédée.
Que de crimes ! Sa grace est encore accordée ;
Qu'il la tienne de vous : qu'il vous doive son sort :
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort.
Oui, j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous ; suivez-moi. Quel soin m'abaisse & me transporte !
Faut-il encore aimer ? est-ce là mon destin ? (*Il sort.*)

IDAME' seule.

Je renais, & je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutais encore.

SCENE V.

ZAMTI, IDAMÉ.

IDAME'.

O Toi, qui me tiens lieu de ce Ciel que j'implore,

Mortel plus reſpectable, & plus grand à mes yeux
Que tous ces Conquérans dont l'homme a fait des Dieux :
L'horreur de nos deſtins ne t'eſt que trop connue ;
La meſure eſt comblée, & notre heure eſt venue.

ZAMTI.

Je le ſai.

IDAME'.

C'eſt en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejetton de nos malheureux Rois

ZAMTI.

Il n'y faut plus penſer, l'eſpérance eſt perdue.
De tes devoirs ſacrés tu remplis l'étendue.
Je mourrai conſolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils ?
Pardonne encor ce mot à mes ſens attendris :
Pardonne à ces ſoupirs ; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos Rois ſont au tombeau, tout eſt dans l'eſclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés,
Qu'à reſpirer encor le Ciel a condamnés.

IDAME'.

La mort la plus honteuſe eſt ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute : & j'attendais les ordres du Barbare.
Ils ont tardé longtems.

IDAME',

Eh bien, écoute-moi.
Ne ſaurons-nous mourir que par l'ordre d'un Roi !
Les taureaux aux autels tombent en ſacrifice ;
Les criminels tremblans ſont traînés au ſupplice ;
Les mortels généreux diſpoſent de leurs ſort.
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort ?
L'homme était-il donc né pour tant de dépendence ?
De nos voiſins altiers imitons la conſtance.
De le nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.
Un affront leur ſuffit pour ſortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonnois n'attend pas qu'au cercueil

Un Deſpote inſolent le plonge d'un coup d'œil.
Nous avons enſeigné ces braves Inſulaires :
Apprenons d'eux enfin des vertus néceſſaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'aprouve ; & je crois
Que le malheur extrême eſt au-deſſus des Loix.
J'avais déja conçu tes deſſeins magnanimes ;
Mais ſeuls & déſarmés, eſclaves & victimes,
Courbés ſous nos Tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ (*en tirant un poignard*)

Tiens, ſois libre avec moi ; frape & délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAME'.

Déchire ce ſein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât ſur moi-même un coup mal aſſuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouſe fidelle ;
Tout couver de mon ſang, tombe & meurs auprès d'elle.
Qu'à mes derniers momens j'embraſſe mon époux ;
Que le Tyran le voye, & qu'il en ſoit jaloux.

ZAMTI.

Grace au Ciel juſqu'au bout ta vertu perſévère.
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouſe, reçois mes éternels adieux. ;
Donne ce glaive, donne, & détourne les yeux.

IDAME'. (*en lui donnant le poignard.*)

Tiens, commence par moi : tu le dois, tu balances !

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAME'.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAME'.

Tu m'offences.
Frape, & tourne ſur toi tes bras enſanglantés.

ZAMTI.

Eh bien, imite moi.

IDAME'. (*lui saisissant le bras.*)
Frape, dis-je ...

SCENE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAME', ZAMTI, GARDES.

GENGIS *accompagné de ses Gardes, & désarmant Zamti.*

ARrêtez.
Arrêtez, malheureux ! O Ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAME'.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort ?

GENGIS.

Oui ... Dieu, Maître des Rois, à qui mon cœur s'adresse
Témoin de mes affronts, témoin de ma faiblesse,
Toi, qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de Rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits !
Tu m'outrages, Zamti, tu l'emportes encore.
Dans un cœur qui m'aima, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous aprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAME'

Que prétens-tu nous dire ?

ZAMTI.

Quel est-ce nouveau trait de l'inhumanité ?

IDAME'.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encore porté ?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, & vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, & je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vû.
Tous deux je vous admire, & vous m'avez vaincu,
Je rougis sur le Trône ou m'a mis la victoire
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai sû me signaler :

Vous m'avez avili ; je veux vous égaler.
J'ignorais qu'un mortel put se dompter lui-même :
Je l'apprens ; je vous dois cette gloire suprême.
Jouïssez de l'honneur d'avoir pû me changer.
Je viens vous reunir ; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos Rois, que ma main vous confie.
Par le droit des combats j'en pouvais disposer ;
Je vous remets ce droit dont j'allais abuser.
Croyez qu'à cet enfant heureux dans sa misère,
Ainsi qu'a votre fils, je tiendrai lieu de pere.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un Conquérant, vous m'avez fait un Roi.
(à Zamti)
Soyez ici des Loix l'interprête suprême ;
Rendez leur Ministère aussi saint que vous-même ;
Enseignez la raison, la justice, & les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la sagesse régne & préside au courage.
Triomphez de la force ; elle vous doit hommage.
J'en donnerai l'exemple, & votre Souverain
Se soumet à vos loix les armes à la main.

IDAME'.

Ciel ! que viens-je d'entendre ? Hélas ! puis-je vous croire ?

ZAMTI.

Etes vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire ?
Ah vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAME'.

Qui put vous inspirer ce dessein ?

GENGIS.

Vos vertus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LETTRE
A M. J. J. R. C. D. G.

J'Ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le Genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, & vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la Société humaine, dont nôtre ignorance & nôtre faiblesse se promettent tant

de consolations. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quattre pattes, quand on lit vôtre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre : & je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous & moi. Je ne peux non plus m'embarquer, pour aller trouver les Sauvages du Canada ; premièrement parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand Médecin de l'Europe, & que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, & que les exemples de nos Nations ont rendu les Sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un Sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de vôtre patrie, où vous êtes tant desiré.

Je conviens avec vous que les Belles Lettres & les Sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie un tissu de malheurs, ceux de *Galilée* le firent gémir dans les prisons à soixante & dix ans, pour avoir connu le mouvement de la Terre ; & ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense de l'Enciclopédie, auquel vous avez tant contribué.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la Tragédie d'*Œdipe* ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi ; un homme qui m'avait des obligations assez connues, me payant de mon service par vingt libelles ; un autre beaucoup plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siécle de Louis XIV.* avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures : un autre qui vend à un Libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom, le Libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dattes, de faits & de noms estropiés ; & enfin des hommes assez injustes pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la Société infectée de ce nouveau genre d'hommes inconnus à toute l'Antiquité, qui ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, & sachant malheureusement lire & écrire, se font Courtiers de Littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent & les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite il y a près de trente ans, sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité & l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossiéretés à ce badinage, qui en ont rempli les vuides avec autant de sotise que de malice, & qui enfin au bout de trente ans vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux, & qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en

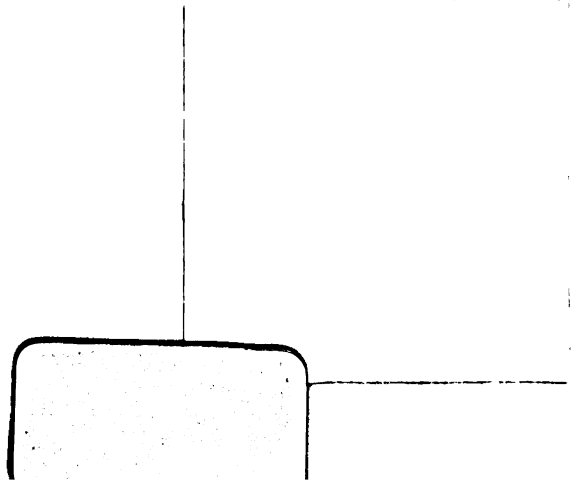
dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les Archives publiques, pour servir à l'histoire de la guerre de 1741. lorsque j'étais Historiographe de France ; qu'on a vendu à un Libraire ce fruit de mon travail ; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déja mort, & qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture & la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, & jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre, que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, *le Camouens*, & cent autres, ont essuyé les mêmes injustices & de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des Lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la Société s'apperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frêlons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont-là les moins funestes. Les épines attachées à la Littérature, & à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout tems ont inondé la Terre. Avouez que ni *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni *Horace*, n'eurent la moindre part aux proscriptions. *Marius* était un ignorant. Le barbare *Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*, lisaient peu *Platon* & *Sophocle* ; & pour ce Tyran sans courage, *Octave Cépias*, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin, que dans le tems où il fut privé de la Société des gens de Lettres.

Avouez que *Pétrarque* & *Bocace* ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de *Marot* n'a pas produit la *St. Barthelemi*, & que la Tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait, & fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité, & l'indomptable orgueil des hommes depuis *Thamas-Kouli-Kan*, qui ne sçavait pas lire, jusqu'à un Commis de la Douane qui ne sait que chiffrer. Les Lettres nourrissent l'ame, la rectifient ; la consolent ; elles vous servent, Monsieur, dans le tems que vous écrivez, contre elles ; vous êtes comme *Achilles* qui s'emporte contre la gloire, & comme le Père *Mallebranche*, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des Lettres, c'est moi, puisque dans tous les tems, & dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la Société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuye.

FIN.

70716635